

FORMATION HLP TLE – PROPOSITIONS DE CORPUS HISTOIRE ET VIOLENCE

Proposition 1 : Quel(s) genre(s) littéraire(s) pour dire la violence ?

Thématique* : Guerre du Liban

GT 1 : Dire, faire dire, répéter, multiplier les voix : spécificités du genre théâtral

- W. Mouawad, *Visage retrouvé* (roman), 2002
- W. Mouawad, *Incendies* (théâtre), 2003 : texte + 2 mises en scène (S. Nordey, W. Mouawad) + adaptation cinématographique (D. Villeneuve)

Enjeu : évocation de la même scène, par le même auteur, selon des modalités différentes.

GT 2 : Quelle forme choisir ?

- S. Chalendon, *Le 4^e mur*, 2013
- N. Tuéni, *Archives sentimentales d'une guerre au Liban*, 1982
- Z. Abirached, *Je me souviens, Beyrouth*, 2008

Enjeu : travail sur des formes variées (forme romanesque, poétique, bande dessinée) abordant le même sujet.

★ **Cinéma** : A. Folman, *Valse avec Bachir*, 2008 / D. Villeneuve, *Incendies*, 2010.

→ Travail sur une séquence : la fin du film (utilisation d'images d'archives : dessiner ou montrer ?)

Proposition 2 : La question du style : comment dire la violence ?

Thématique* : Violence symbolique, dominants et dominés

Préalable : Notion de violence symbolique (Bourdieu) et de système de domination

Exemple : Pierre Bourdieu, « De la domination masculine », *Le monde diplomatique*, août 1998.

<https://www.monde-diplomatique.fr/1998/08/BOURDIEU/3940>

GT 1 : Variations sur un même thème : la question de l'efficacité de la parole

- A. Césaire, *Discours sur le colonialisme*, 1950
- A. Césaire, *Cahier d'un retour au pays natal*, 1939

Enjeu : interrogation sur la forme (poésie / discours) et sur l'efficacité de la parole de l'écrivain.

GT 2 : Ancrage contemporain et recherche d'une tribune

- E. Zola, « J'accuse », *L'aurore*, 1898
- V. Desportes, « Césars : désormais, on se lève et on se barre », *Libération*, 2020 + vidéo Cérémonie Césars 2020
- E. Louis, *Qui a tué mon père*, 2018

Enjeu : interrogation sur les modalités de l'évocation de la violence à travers des exemples de dénonciations directes.

GT3 : Quel ton adopter ?

- P. Desproges, « Femme », *Dictionnaire superflu à l'usage de l'élite et des bien nantis*, 1985

- L. Michel, *Mémoires*, 1886
- V. Despentès, *King kong théorie*, 2006

Enjeu : question de l'efficacité de la parole qui dénonce, en fonction des registres et tonalités.

- ★ **Cinéma** : K. Loach, *Moi, Daniel Blake*, 2016 (violence sociale) / D. Gamze Ergüven, *Mustang*, 2015 (patriarcat).

Proposition 3 : Écrire la guerre, comment et pourquoi /pour quoi ?

Thématique* : Conflits mondiaux

GT1 : Témoignage et mémoire

- G. Semprun, *L'écriture ou la vie*, 1994
- P. Steinberg, *Chroniques d'ailleurs*, 2000
- P. Eluard, « Eternité de ceux que je n'ai jamais revus », 1945

Enjeu : difficulté de témoigner, fonctions du témoignage, et question de la mémoire.

GT2 : L'humanité niée

- R. Antelme, *L'espèce Humaine*, 1942
- B. Fondane, « Préface en prose », *L'exode – Super flumina Babylonis*, 1947
- P. Levi, *Si c'est un homme*, 1947

Enjeu : interrogation sur la négation de l'humanité et sur le témoignage.

GT3 : Comment dire la violence de la guerre ? Tentatives poétiques

- H. Michaux, « Ecce homo », *Epreuves, Exorcismes*, 1940-1944
- R. Char, Fragment 128, *Feuillets d'Hypnos*, 1946
- G. Apollinaire, « Si je mourais là-bas », *Poèmes à Lou*, 1955

Enjeu : étude de formes poétiques variées, abordant la même thématique.

- ★ **Cinéma** : R. Benigni, *La vie est belle*, 1997 / A. Resnais, *Nuit et brouillard*, 1955 / S. Spielberg, *La liste de Schindler*, 1993.

* Les corpus proposés ont été établis à partir de choix thématiques (principalement historiques) s'ajoutant à une problématique. Cette modalité n'a cependant qu'une valeur indicative, et n'a été retenue que pour rendre plus évidente la cohérence des corpus en question. Il est bien entendu tout à fait envisageable de travailler sur des corpus de textes conçus selon une toute autre logique.

HISTOIRE ET VIOLENCE

Proposition 1 : Quels(s) genre(s) littéraire(s) pour dire la violence ?

Thématique : Guerre du Liban

GT 1 : DIRE, FAIRE DIRE, RÉPÉTER, MULTIPLIER LES VOIX

WAJDI MOUAWAD, *VISAGE RETROUVE* (2002)

Visage retrouvé est un roman de Wajdi Mouawad. Dans la très courte 1^e partie, le narrateur est un petit garçon nommé Wabab. Suite à l'événement traumatisant qu'il narre ici, il racontera ensuite son histoire à la troisième personne du singulier (« Je voudrais tellement ne plus dire « je », ne plus m'occuper de rien. Je voudrais tellement que quelqu'un dise « il » pour moi, qu'on me débarrasse. »).

J'ai sept ans depuis hier. [...] On est dans la rue. Une chaleur étouffante. Le soleil fond sur la ville. Ma mère me dit : Attends. Elle entre dans un magasin pour acheter des cigarettes. Je ne bouge pas. Il y a des voitures. Plein. Des klaxons toujours. Je dis, en imitant la voix de ma mère : Mais pourquoi ils klaxonnent ? Un autobus passe. Plein à craquer. Il s'arrête devant moi. À la radio une chanson joyeuse. Je regarde les passagers. Ils sont drôles. Il y a des femmes. Des vieux. Il y a des gros. Des minces. Des maigres. Ils suent. Un enfant de mon âge me sourit. Je m'approche. Je lève la main. L'autobus ne bouge plus. En arrière, on klaxonne pour que ça avance. Le garçon me lance par-dessus la cohue : *Kif el yôm byo'dar baad yodhar mén el layl ?* C'est une phrase de la chanson : *Comment le jour peut encore sortir de la nuit ?* Je fais semblant que je suis une danseuse du ventre. J'exécute des mouvements. On rigole, lui dans l'autobus, moi dans la rue. Plus rien n'avance. Le chauffeur est en colère, il engueule tout le monde. Une voiture arrive en sens inverse et freine. Les pneus hurlent. Les portières claquent. Des gens courent. Je ne comprends pas. Mon ami ne me quitte pas des yeux. Tout va trop vite. Un homme arrive avec un boyau d'arrosage et inonde la carrosserie de l'autobus. Je repense à ma mère et à ses conseils pour arroser les herbes délicates. L'eau a une drôle d'odeur. Les passagers sont ébloués. Un mouvement de panique s'empare d'eux. Ils hurlent. Veulent sortir mais ils ne peuvent pas. Quelqu'un a bloqué la porte du véhicule. Des gens courent. Ils crient. « Ce n'est pas de l'eau. Ce n'est pas de l'eau. C'est de l'essence. De l'essence ! » Je regarde mon ami. Il est trempé. Il fait chaud. Il a les yeux grands ouverts. L'homme arrose toujours. Le chauffeur le supplie : Au nom de ta mère, au nom de ta mère ! Va te faire foutre, lui répond l'autre, et il lui tire une balle dans la tête. On crie. Le chauffeur tombe sur le klaxon. Des hommes partout. Mitraillettes entre les mains. Une femme veut sortir par la fenêtre. Trois longues rafales :

Tata

Tata

Tata

Et d'un coup, d'un coup vraiment, d'un coup, l'autobus flambe. Il flambe avec les vieux, les femmes et les gros. Il flambe. Tout flambe. La femme ne bouge plus, à cheval sur le bord de la fenêtre. Elle brûle. Sa peau coule. Je fixe les yeux de mon ami. Il me regardait toujours. La fumée me fait pleurer. Ça sent la viande cramée. Je suis seul. La ville s'évapore. Je flotte au milieu de rien. Les mitraillettes crépitent, le klaxon pleure, le feu avale tout [...]

Il n'y a plus rien, plus de lumière, plus de beauté, plus de beauté. [...]

Le temps ne passe plus de la même manière. C'est sûr. [...] Le temps passe, mais je ne sais plus comment.

Question d'interprétation littéraire :

Comment le récit de cet événement retranscrit-il son aspect traumatique ?

WAJDI MOUAWAD, 19. LES PELOUSES DE BANLIEUE, INCENDIES (2003)

Dans Incendies, les personnages du présent et du passé se croisent sur scène, à l'image de ce passage, dans lequel la mère de Jeanne et Simon, Nawal, récemment décédée, apparaît sous les traits de la jeune femme qu'elle était à vingt ans. En effet, cherchant à avoir des informations sur la jeunesse de leur mère, Jeanne et Simon ont appris que celle-ci avait énormément souffert durant la guerre du Liban. Ici, ils demandent à Hermile Lebel, ami et exécuteur testamentaire de leur mère, de leur expliquer pourquoi Nawal avait peur de prendre l'autobus. Nawal (sous ses traits de jeune femme) prend alors le relais du récit entamé par Hermile Lebel.

JEANNE. Qu'est-ce qu'elle vous a dit exactement au sujet de l'autobus ?

SIMON. Tu vas faire quoi ? Fuck ! Tu vas aller le trouver où ?

JEANNE. Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

SAWDA¹ (*burlant*). Nawal !

SIMON. Laisse tomber l'autobus et réponds-moi ! Tu vas le trouver où ?

Bruit de marteaux-piqueurs.

JEANNE. Qu'est-ce qu'elle vous a raconté ?

SAWDA. Nawal !

HERMILE LEBEL. Elle m'a raconté qu'elle venait d'arriver dans une ville...

SAWDA (*à Jeanne*). Vous n'avez pas vu une jeune fille qui s'appelle Nawal ?

HERMILE LEBEL. Un autobus est passé devant elle...

SAWDA. Nawal !

HERMILE LEBEL. Bondé de monde !

SAWDA. Nawal !!

HERMILE LEBEL. Des hommes sont arrivés en courant, ils ont bloqué l'autobus, ils l'ont aspergé d'essence et puis d'autres hommes sont arrivés avec des mitraillettes et...

Longue séquence de bruits de marteaux-piqueurs qui couvrent entièrement la voix d'Hermile Lebel. Les arrosoirs crachent du sang et inondent tout. Jeanne s'en va.

NAWAL. Sawda !

SIMON. Jeanne ! Jeanne, reviens !

NAWAL. J'étais dans l'autobus, Sawda, j'étais avec eux ! Quand ils nous ont arrosés d'essence j'ai hurlé : « Je ne suis pas du camp, je ne suis pas une réfugiée du camp, je suis comme vous, je cherche mon enfant qu'ils m'ont enlevé ! » Alors ils m'ont laissé descendre, et après, après, ils ont tiré, et d'un coup, d'un coup vraiment, l'autobus a flambé avec tous ceux qu'il y avait dedans, il a flambé avec les vieux, les enfants, les femmes, tout ! Une femme essayait de sortir par la fenêtre, mais les soldats lui ont tiré dessus, et elle est restée comme ça, à cheval sur le bord de la fenêtre, son enfant dans ses bras au milieu du feu et sa peau a fondu, et la peau de l'enfant a fondu et tout a fondu et tout le monde a brûlé ! Il n'y a plus de temps. Le temps est une poule à qui on a tranché la tête, le temps court comme un fou, à droite à gauche, et de son cou décapité, le sang nous inonde et nous noie.

SIMON (*au téléphone*). Jeanne ! Jeanne, je n'ai plus que toi. Jeanne, tu n'as plus que moi. On n'a pas le choix que d'oublier ! Rappelle-moi, Jeanne, rappelle-moi !

¹ Sawda : meilleure amie de Nawal lorsqu'elle avait vingt ans. Elle est, elle aussi, un personnage du passé, déjà décédé, qui apparaît sur scène.

GT 2 : FICTION, POÉSIE, MÉMOIRES, BANDE DESSINÉE : QUELLE FORME CHOISIR ?

SORJ CHALENDON, *LE QUATRIÈME MUR* (2013)

Le narrateur, Georges, a promis à son ami Samuel de poursuivre son projet : monter la pièce Antigone, d'Anouilh, à Beyrouth en 1982, en pleine guerre du Liban, avec des comédiens issus de chaque communauté, pour symboliser la paix et rapprocher les peuples. Après plusieurs semaines de répétitions, les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila² sont attaqués par les milices chrétiennes. La jeune Imane, qui jouait le rôle d'Antigone, y vivait avec sa famille. Georges se rend donc sur les lieux, et traverse le camp.

Et puis j'ai vu le premier enfant. Je le redoutais derrière chaque porte, je le craignais après chaque cri. Il était là. Un bébé, torse nu, en couches déchirées. Un écorché. Une chair écrasée vive contre un mur de parpaings.

Je me suis arrêté. J'étais sec. Des yeux, du cœur. L'air était épais. Je respirais par saccades. Inspirer, c'était bouffer de la mort. J'ai voulu prendre l'enfant. Le porter. Le brandir dans le camp, le montrer à Beyrouth, le ramener à Paris, le hurler à la terre entière. Je me suis penché sur lui. Un homme a crié. Il est arrivé en courant. Il m'a montré la grenade dégoupillée cachée sous une poutre, à côté du cadavre. Une corde reliait le pied de la victime au madrier de bois. Bouger l'un, c'était déplacer l'autre et déclencher l'explosion.

– Ils ont piégé les corps, a expliqué cet homme.

Maintenant, les anges guidaient mes pas. Une fillette en chemise rouge, front ouvert, jambes écartées. Une autre plus loin dans l'angle, en robe écossaise, visage contre le mur et le dos lacéré. Un garçon brisé sur le dos, avec Mickey sur son tee-shirt bleu. Quatre frères entassés sur le trottoir et brûlés. Chairs et vêtements arrachés, comme broyés et refondus ensemble. Je ne résistais plus. Je me suis laissé faire. Je passais de main en main, de maison en maison dans les cris, les pleurs, tous ces yeux écorchés qui recherchaient les miens. Une femme m'a conduit à un berceau sanglant. Une nacelle en rotin, tapissée de draps gris et blancs. L'enfant avait été égorgé. Il dormait sur le côté, la tête décollée, les mains dans le dos, une jambe pliée à l'envers et le genou brisé. Je voulais lui offrir des larmes. J'ai cherché tout au fond. J'ai fermé les yeux pour les appeler à l'aide. Elles ne venaient pas. Elles baignaient mon ventre, mon cœur, mon âme. Elles refusaient mes joues. Je suis ressorti comme ça, le visage sans rien.

– Prends devant toi, tout droit. Après le marchand de pneus, tourne à gauche. C'est là, m'avait dit Marwan.

J'ai reconnu le terrain vague, la grande fresque qui colorait le mur de l'école, le cabinet de Pierre le dentiste. Je me suis arrêté au milieu de la rue. La porte d'Imane était ouverte. [...] Je n'étais jamais entré dans la maison d'Imane. La porte donnait sur la cuisine, une pièce minuscule, encombrée jusqu'aux murs par la table et les chaises. Elles étaient renversées. La table était dressée pour le repas du soir. Cette fois, je n'ai pas appelé. Je n'ai pas crié. J'ai regardé la porte menant à l'autre pièce. Le père était là, assis par terre contre le chambranle, penché sur le côté, les yeux ouverts, le keffieh blanc taché de sombre. Imane m'avait parlé de sa petite sœur, de ses frères. Ils étaient trois soudés les uns aux autres, entassés au milieu du couloir. La lumière du matin entrait par la fenêtre, elle fouillait chaque flaque de sang comme renifle un chien. Je me suis cogné à la table, aux chaises tombées. Imane était dans sa chambre. Elle reposait dans le silence, couchée en travers de son lit. Sa tête pendait d'un côté, ses jambes de l'autre. Ses bourreaux lui avaient attaché les mains dans le dos, avec du fil de fer. Une partie de son visage avait été arrachée. Sa joue, son front, sa tempe, une bouillie bourdonnante de mouches. Un bâillon était enfoncé dans sa bouche. Son cou était tranché. Son chemisier ouvert, déchiré aux manches. Ses seins avaient été taillés. Une tache verte dévorait son abdomen. Sa robe à carreaux noirs et blancs était relevée. Elle était écartelée. Son ventre forcé. Elle avait les cuisses en sang, les chevilles. Elle s'était battue. Elle tenait une touffe de cheveux dans son poing.

Je ne respirais plus. Mon cœur avait cessé. Je l'ai détachée. Elle était raide, glaciale, morte le jour d'avant. Le fil de fer était incrusté dans sa peau. Je l'ai couchée sur le lit, un oreiller glissé sous la tête. J'ai

² Le massacre de Sabra et Chatila est un événement historique réel. En guise de vengeance contre l'assassinat du président libanais, l'armée israélienne avait commandé aux milices chrétiennes l'attaque de ces camps. Cette offensive avait pour objectif l'arrestation de combattants palestiniens, mais s'est transformée en massacre de la population civile durant 48 heures (entre le 16 et le 18 septembre 1982).

baissé le bas de sa jupe, fermé le seul bouton de sa robe. Sur la table, il y avait son foulard bleu. Je l'ai ouvert en grand et posé sur son visage, n'offrant plus que ses cheveux roux.

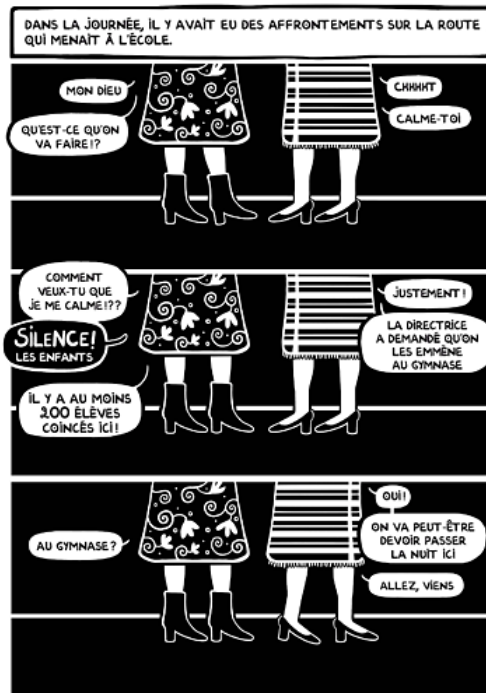
J'ai failli prier mon Dieu. Quelques phrases d'enfance, et puis j'ai renoncé. Au-dessus de son lit, Imane avait encadré la reproduction d'un vieux billet de banque palestinien. C'était une horloge. Une bourse dorée pendait sur le côté, accrochée à une clé rouillée, longue comme la main. J'ai reconnu la bourse. La terre palestinienne que Sam avait offerte. Et aussi la clé de 1948. Celle qui fermait la maison familiale de Jaffa, emportée en exil par ses grands-parents.

NADIA TUENI, *ARCHIVES SENTIMENTALES D'UNE GUERRE AU LIBAN* (1982)

*Nous nous sommes battus
pour le plaisir d'apprendre
l'orgueil de mourir.*

Débris de vent,
calme chétif des matins
entre deux morceaux de ville.
« Combats acharnés ».
« Nouvelles médiations ».
« Parties concernées ».
Lynche nos vingt ans l'asphalte des routes,
qui vont de l'espoir jusqu'à la violence,
tout comme autrefois,
nos adolescences.
L'autre camp (peut-on choisir sa démence?)
saigne de mille roses.
ON TIRE SUR UNE IDÉE ET L'ON ABAT UN HOMME
Toujours écarlate la puissance des mots,
plus meurtriers d'un geste.
Ceux qui vivent au soleil de la parole,
au cheval emballé des slogans,
ceux-là,
brisent les vitres de l'univers.

ZEINA ABIRACHED, JE ME SOUVIENS – BEYROUTH (2008)





HISTOIRE ET VIOLENCE

PROPOSITION 2 : LA QUESTION DU STYLE : COMMENT DIRE LA VIOLENCE ?

Thématique : Violence symbolique, dominants et dominés

GT 1 : VARIATIONS SUR UN MÊME THÈME : LA QUESTION DE L'EFFICACITÉ DE LA PAROLE

AIMÉ CÉSAIRE, *DISCOURS SUR LE COLONIALISME* (1950)

Je trouve que l'hypocrisie est de date récente ; que ni Cortez découvrant Mexico du haut du grand *téocalli*, ni Pizarre devant Cuzco (encore moins Marco Polo devant *Cambaluc*), ne protestent d'être les fourriers d'un ordre supérieur ; qu'ils tuent ; qu'ils pillent ; qu'ils ont des casques, des lances, des cupidités ; que les baveurs sont venus plus tard ; que le grand responsable dans ce domaine est le pédantisme chrétien, pour avoir posé les équations malhonnêtes : *christianisme = civilisation ; paganisme = sauvagerie*, d'où ne pouvaient que s'ensuivre d'abominables conséquences colonialistes et racistes, dont les victimes devaient être les Indiens, les Jaunes, les Nègres.

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien ; que marier des mondes différents est excellent ; qu'une civilisation, quel que soit son génie intime, à se replier sur elle-même, s'étiole ; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu géométrique de toutes les idées, le réceptacle de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie.

Mais alors je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment *mis en contact* ? Ou, si l'on préfère, de toutes les manières *d'établir contact*, était-elle la meilleure ? Je réponds *non*.

Et je dis que de la *colonisation* à la *civilisation*, la distance est infinie ; que, de toutes les expéditions coloniales accumulées, de tous les statuts coloniaux élaborés, de toutes les circulaires ministérielles expédiées, on ne saurait réussir à extirper une seule valeur humaine.

Il faudrait d'abord étudier comment la colonisation travaille à *déciviliser* le colonisateur, à l'*abrutir* au sens propre du mot, à le dégrader, à le réveiller aux instincts enfouis, à la convoitise, à la violence, à la haine raciale, au relativisme moral, et montrer que, chaque fois qu'il y a au Viêt-nam une tête coupée et un œil crevé – et qu'en France on accepte –, une fillette violée – et qu'en France on accepte –, un Malgache supplicié – et qu'en France on accepte –, il y a un acquis de la civilisation qui pèse de son poids mort, une régression universelle qui s'opère, une gangrène qui s'installe, un foyer d'infection qui s'étend et qu'au bout de tous ces traités violés, de tous ces mensonges propagés, de toutes ces expéditions punitives tolérées, de tous ces prisonniers ficelés et « interrogés », de tous ces patriotes torturés, au bout de cet orgueil racial encouragé, de cette jactance étalée, il y a le poison instillé dans les veines de l'Europe, et le progrès lent, mais sûr, de l'*ensauvagement* du continent.

Et alors, un beau jour, la bourgeoisie est réveillée par un formidable choc en retour : les gestapos s'affairent, les prisons s'emplissent, les tortionnaires inventent, raffinent, discutent autour des chevalets. On s'étonne, on s'indigne. On dit : « Comme c'est curieux ! Mais, bah ! C'est le nazisme, ça passera ! » Et on attend, et on espère ; et on se tait à soi-même la vérité, que c'est une barbarie, mais la barbarie suprême, celle qui couronne, celle qui résume la quotidienneté des barbaries ; que c'est du nazisme, oui, mais qu'avant d'en être la victime, on en a été le complice ; que ce nazisme-là, on l'a supporté avant de le subir, on l'a absous, on a fermé l'œil là-dessus, on l'a légitimé, parce que, jusque-là, il ne s'était appliqué qu'à des peuples non européens ; que ce nazisme-là, on l'a cultivé, on en est responsable, et qu'il sourd, qu'il perce, qu'il goutte, avant de l'engloutir dans ses eaux rougies de toutes les fissures de la civilisation occidentale et chrétienne.

AIMÉ CÉSAIRE, CAHIER D'UN RETOUR AU PAYS NATAL (1939)

Et ce pays cria pendant des siècles que nous sommes des bêtes brutes ;
que les pulsations de l'humanité s'arrêtent aux portes de la nègrerie ; que nous sommes un fumier
ambulant hideusement prometteur de cannes tendres et de cotons soyeux et l'on nous marquait au fer
rouge et nous dormions dans nos excréments et l'on nous vendait sur les places et l'aune de drap anglais et
la viande salée d'Irlande coûtaient moins cher que nous, et ce pays était calme, tranquille, disant que
l'esprit de Dieu était dans ses actes.

Nous vomissure de négrier

nous vénère³ des Calabars⁴

Quoi ? Se boucher les oreilles ?

Nous, soûlés à crever de roulis, de risées, de brume humée !

Pardon tourbillon partenaire !

J'entends de la cale monter les malédictions enchaînées, les hoquettements des mourants, le bruit d'un
qu'on jette à la mer... les abois d'une femme en gésine⁵... des raclements d'ongles cherchant des gorges...
des ricanements de fouet... des farfouillis de vermine parmi des lassitudes...

Rien ne put nous insurger jamais vers quelque noble aventure désespérée. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il.
Je ne suis d'aucune nationalité prévue par les chancelleries.

Je défie le craniomètre. Homo sum, etc.

Et qu'ils servent et trahissent et meurent. Ainsi soit-il. Ainsi soit-il. C'était écrit dans la forme de leur
bassin.

Question d'interprétation littéraire :

**Comment le poème évoque-t-il les rapports de domination entre colonisateurs et colonisés, et
que dit-il de ces rapports ?**

³ Art de la chasse à courre où l'on poursuit une bête jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus.

⁴ Côtes africaines de la baie du Biafra au Nigéria.

⁵ Sur le point d'accoucher.

GT2 : ANCRAGE CONTEMPORAIN ET RECHERCHE D'UNE TRIBUNE

ÉMILE ZOLA, « J'ACCUSE », *L'AURORE* (13/01/1898)

En 1894, le capitaine Dreyfus est injustement condamné pour trahison en raison de son origine juive. L'affaire crée un énorme scandale qui divise l'opinion française. Le 13 janvier 1898, après une enquête minutieuse, Émile Zola publie dans le journal L'Aurore une lettre ouverte au président de la République, Félix Faure. Voici le début et la fin de la lettre.

Monsieur le Président,

Me permettez-vous, dans ma gratitude pour le bienveillant accueil que vous m'avez fait un jour, d'avoir le souci de votre juste gloire et de vous dire que votre étoile, si heureuse jusqu'ici, est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches ? [...]

Mais quelle tache de boue sur votre nom - j'allais dire sur votre règne - que cette abominable affaire Dreyfus ! Un conseil de guerre vient, par ordre, d'oser acquitter un Esterházy⁶, soufflet suprême à toute vérité, à toute justice. Et c'est fini, la France a sur la joue cette souillure, l'histoire écrira que c'est sous votre présidence qu'un tel crime social a pu être commis.

Puisqu'ils ont osé, j'oserai aussi, moi. La vérité, je la dirai, car j'ai promis de la dire, si la justice, régulièrement saisie, ne la faisait pas, pleine et entière. Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice. Mes nuits seraient hantées par le spectre de l'innocent qui expie là-bas, dans la plus affreuse des tortures, un crime qu'il n'a pas commis. [...]

J'accuse le général de Pellieux et le commandant Ravary d'avoir fait une enquête scélérate, j'entends par là une enquête de la plus monstrueuse partialité, dont nous avons, dans le rapport du second, un impérissable monument de naïve audace.

J'accuse les trois experts en écritures, les sieurs Belhomme, Varinard et Couard, d'avoir fait des rapports mensongers et frauduleux, à moins qu'un examen médical ne les déclare atteints d'une maladie de la vue et du jugement.

J'accuse les bureaux de la guerre d'avoir mené dans la presse, particulièrement dans *L'Eclair* et dans *L'Echo de Paris*, une campagne abominable, pour égarer l'opinion et couvrir leur faute.

J'accuse enfin le premier conseil de guerre d'avoir violé le droit, en condamnant un accusé sur une pièce restée secrète, et j'accuse le second conseil de guerre d'avoir couvert cette illégalité, par ordre, en commettant à son tour le crime juridique d'acquitter sciemment un coupable.

En portant ces accusations, je n'ignore pas que je me mets sous le coup des articles 30 et 31 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, qui punit les délits de diffamation. Et c'est volontairement que je m'expose.

Quant aux gens que j'accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malfaisance sociale. Et l'acte que j'accomplis ici n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la vérité et de la justice.

Je n'ai qu'une passion, celle de la lumière, au nom de l'humanité qui a tant souffert et qui a droit au bonheur. Ma protestation enflammée n'est que le cri de mon âme. Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour !

J'attends.

Veillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de mon profond respect.

⁶ Véritable traître, acquitté en 1898.

**VIRGINIE DESPENTES, « CÉSARS : « DÉSORMAIS, ON SE LÈVE ET ON SE BARRE »,
LIBÉRATION (01/03/2020)**

TRIBUNE. Je vais commencer comme ça : soyez rassurés, les puissants, les boss, les chefs, les gros bonnets : ça fait mal. On a beau le savoir, on a beau vous connaître, on a beau l'avoir pris des dizaines de fois votre gros pouvoir en travers de la gueule, ça fait toujours aussi mal. Tout ce week-end à vous écouter géindre et chialer, vous plaindre de ce qu'on vous oblige à passer vos lois à coups de 49.3 et qu'on ne vous laisse pas célébrer Polanski tranquilles et que ça vous gâche la fête mais derrière vos jérémiades, ne vous en faites pas : on vous entend jouir de ce que vous êtes les vrais patrons, les gros caïds, et le message passe cinq sur cinq : cette notion de consentement, vous ne comptez pas la laisser passer. Où serait le fun d'appartenir au clan des puissants s'il fallait tenir compte du consentement des dominés ? Et je ne suis certainement pas la seule à avoir envie de chialer de rage et d'impuissance depuis votre belle démonstration de force, certainement pas la seule à me sentir salie par le spectacle de votre orgie d'impunité.

Il n'y a rien de surprenant à ce que l'académie des césars élise Roman Polanski meilleur réalisateur de l'année 2020. C'est grotesque, c'est insultant, c'est ignoble, mais ce n'est pas surprenant. Quand tu confies un budget de plus de 25 millions à un mec pour faire un téléfilm, le message est dans le budget. Si la lutte contre la montée de l'antisémitisme intéressait le cinéma français, ça se verrait. Par contre, la voix des opprimés qui prennent en charge le récit de leur calvaire, on a compris que ça vous soulait. Alors quand vous avez entendu parler de cette subtile comparaison entre la problématique d'un cinéaste chahuté par une centaine de féministes devant trois salles de cinéma et Dreyfus, victime de l'antisémitisme français de la fin du siècle dernier, vous avez sauté sur l'occasion. Vingt-cinq millions pour ce parallèle. Superbe. On applaudit les investisseurs, puisque pour rassembler un tel budget il a fallu que tout le monde joue le jeu : Gaumont Distribution, les crédits d'impôts, France 2, France 3, OCS, Canal +, la RAI... la main à la poche, et généreux, pour une fois. Vous serrez les rangs, vous défendez l'un des vôtres. Les plus puissants entendent défendre leurs prérogatives : ça fait partie de votre élégance, le viol est même ce qui fonde votre style. La loi vous couvre, les tribunaux sont votre domaine, les médias vous appartiennent. Et c'est exactement à cela que ça sert, la puissance de vos grosses fortunes : avoir le contrôle des corps déclarés subalternes. Les corps qui se taisent, qui ne racontent pas l'histoire de leur point de vue. Le temps est venu pour les plus riches de faire passer ce beau message : le respect qu'on leur doit s'étendra désormais jusqu'à leurs bites tachées du sang et de la merde des enfants qu'ils violent. Que ça soit à l'Assemblée nationale ou dans la culture – marre de se cacher, de simuler la gêne. Vous exigez le respect entier et constant. Ça vaut pour le viol, ça vaut pour les exactions de votre police, ça vaut pour les césars, ça vaut pour votre réforme des retraites. C'est votre politique : exiger le silence des victimes. Ça fait partie du territoire, et s'il faut nous transmettre le message par la terreur vous ne voyez pas où est le problème. Votre jouissance morbide, avant tout. Et vous ne tolérez autour de vous que les valets les plus dociles. Il n'y a rien de surprenant à ce que vous ayez couronné Polanski : c'est toujours l'argent qu'on célèbre, dans ces cérémonies, le cinéma on s'en fout. Le public on s'en fout. C'est votre propre puissance de frappe monétaire que vous venez aduler. C'est le gros budget que vous lui avez octroyé en signe de soutien que vous saluez – à travers lui c'est votre puissance qu'on doit respecter.

Il serait inutile et déplacé, dans un commentaire sur cette cérémonie, de séparer les corps de cis⁷ mecs aux corps de cis meufs. Je ne vois aucune différence de comportements. Il est entendu que les grands prix continuent d'être exclusivement le domaine des hommes, puisque le message de fond est : rien ne doit changer. Les choses sont très bien telles qu'elles sont. Quand Foresti se permet de quitter la fête et de se déclarer «*écœurée*», elle ne le fait pas en tant que meuf – elle le fait en tant qu'individu qui prend le risque de se mettre la profession à dos. Elle le fait en tant qu'individu qui n'est pas entièrement assujéti à l'industrie cinématographique, parce qu'elle sait que votre pouvoir n'ira pas jusqu'à vider ses salles. Elle est la seule à oser faire une blague sur l'éléphant au milieu de la pièce, tous les autres botteront en touche. Pas un mot sur Polanski, pas un mot sur Adèle Haenel. On dîne tous ensemble, dans ce milieu, on connaît les mots d'ordre : ça fait des mois que vous vous agacez de ce qu'une partie du public se fasse entendre et ça fait des mois que vous souffrez de ce qu'Adèle Haenel ait pris la parole pour raconter son histoire d'enfant actrice, de son point de vue.

⁷ Abréviation de « cisgenre », qui désigne, par opposition à « transgenre », un type d'identité de genre où le genre ressenti d'une personne correspond au genre assigné à sa naissance.

Alors tous les corps assis ce soir-là dans la salle sont convoqués dans un seul but : vérifier le pouvoir absolu des puissants. Et les puissants aiment les violeurs. Enfin, ceux qui leur ressemblent, ceux qui sont puissants. On ne les aime pas malgré le viol et parce qu'ils ont du talent. On leur trouve du talent et du style parce qu'ils sont des violeurs. On les aime pour ça. Pour le courage qu'ils ont de réclamer la morbidité de leur plaisir, leur pulsion débile et systématique de destruction de l'autre, de destruction de tout ce qu'ils touchent en vérité. Votre plaisir réside dans la prédation, c'est votre seule compréhension du style. Vous savez très bien ce que vous faites quand vous défendez Polanski : vous exigez qu'on vous admire jusque dans votre délinquance. C'est cette exigence qui fait que lors de la cérémonie tous les corps sont soumis à une même loi du silence. On accuse le politiquement correct et les réseaux sociaux, comme si cette omerta datait d'hier et que c'était la faute des féministes mais ça fait des décennies que ça se goupille comme ça : pendant les cérémonies de cinéma français, on ne blague jamais avec la susceptibilité des patrons. Alors tout le monde se tait, tout le monde sourit. Si le violeur d'enfant c'était l'homme de ménage alors là pas de quartier : police, prison, déclarations tonitruantes, défense de la victime et condamnation générale. Mais si le violeur est un puissant : respect et solidarité. Ne jamais parler en public de ce qui se passe pendant les castings ni pendant les prépas ni sur les tournages ni pendant les promos. Ça se raconte, ça se sait. Tout le monde sait. C'est toujours la loi du silence qui prévaut. C'est au respect de cette consigne qu'on sélectionne les employés.

Et bien qu'on sache tout ça depuis des années, la vérité c'est qu'on est toujours surpris par l'outrecuidance du pouvoir. C'est ça qui est beau, finalement, c'est que ça marche à tous les coups, vos saletés. Ça reste humiliant de voir les participants se succéder au pupitre, que ce soit pour annoncer ou pour recevoir un prix. On s'identifie forcément – pas seulement moi qui fais partie de ce sérail mais n'importe qui regardant la cérémonie, on s'identifie et on est humilié par procuration. Tant de silence, tant de soumission, tant d'empressement dans la servitude. On se reconnaît. On a envie de crever. Parce qu'à la fin de l'exercice, on sait qu'on est tous les employés de ce grand merdier. On est humilié par procuration quand on les regarde se taire alors qu'ils savent que si *Portrait de la jeune fille en feu* ne reçoit aucun des grands prix de la fin, c'est uniquement parce qu'Adèle Haenel a parlé et qu'il s'agit de bien faire comprendre aux victimes qui pourraient avoir envie de raconter leur histoire qu'elles feraient bien de réfléchir avant de rompre la loi du silence. Humilié par procuration que vous ayez osé convoquer deux réalisatrices qui n'ont jamais reçu et ne recevront probablement jamais le prix de la meilleure réalisation pour remettre le prix à Roman fucking Polanski. *Himself*. Dans nos gueules. Vous n'avez décidément honte de rien. Vingt-cinq millions, c'est-à-dire plus de quatorze fois le budget des *Misérables*, et le mec n'est même pas foutu de classer son film dans le box-office des cinq films les plus vus dans l'année. Et vous le récompensez. Et vous savez très bien ce que vous faites – que l'humiliation subie par toute une partie du public qui a très bien compris le message s'étendra jusqu'au prix d'après, celui des *Misérables*, quand vous convoquez sur la scène les corps les plus vulnérables de la salle, ceux dont on sait qu'ils risquent leur peau au moindre contrôle de police, et que si ça manque de meufs parmi eux, on voit bien que ça ne manque pas d'intelligence et on sait qu'ils savent à quel point le lien est direct entre l'impunité du violeur célébré ce soir-là et la situation du quartier où ils vivent. Les réalisatrices qui décernent le prix de votre impunité, les réalisateurs dont le prix est taché par votre ignominie – même combat. Les uns les autres savent qu'en tant qu'employés de l'industrie du cinéma, s'ils veulent bosser demain, ils doivent se taire. Même pas une blague, même pas une vanne. Ça, c'est le spectacle des césars. Et les hasards du calendrier font que le message vaut sur tous les tableaux : trois mois de grève pour protester contre une réforme des retraites dont on ne veut pas et que vous allez faire passer en force. C'est le même message venu des mêmes milieux adressé au même peuple : «Ta gueule, tu la fermes, ton consentement tu te le carres dans ton cul, et tu souris quand tu me croises parce que je suis puissant, parce que j'ai toute la thune, parce que c'est moi le boss.»

Alors quand Adèle Haenel s'est levée, c'était le sacrilège en marche. Une employée récidiviste, qui ne se force pas à sourire quand on l'éclabousse en public, qui ne se force pas à applaudir au spectacle de sa propre humiliation. Adèle se lève comme elle s'est déjà levée pour dire voilà comment je la vois votre histoire du réalisateur et son actrice adolescente, voilà comment je l'ai vécue, voilà comment je la porte, voilà comment ça me colle à la peau. Parce que vous pouvez nous la décliner sur tous les tons, votre imbécillité de séparation entre l'homme et l'artiste – toutes les victimes de viol d'artistes savent qu'il n'y a pas de division miraculeuse entre le corps violé et le corps créateur. On trimballe ce qu'on est et c'est tout. Venez m'expliquer comment je devrais m'y prendre pour laisser la fille violée devant la porte de mon bureau avant de me mettre à écrire, bande de bouffons.

Adèle se lève et elle se casse. Ce soir du 28 février on n'a pas appris grand-chose qu'on ignorait sur la belle industrie du cinéma français par contre on a appris comment ça se porte, la robe de soirée. A la guerrière. Comme on marche sur des talons hauts : comme si on allait démolir le bâtiment entier, comment on avance le dos droit et la nuque raidie de colère et les épaules ouvertes. La plus belle image en quarante-cinq ans de cérémonie – Adèle Haenel quand elle descend les escaliers pour sortir et qu'elle vous applaudit et désormais on sait comment ça marche, quelqu'un qui se casse et vous dit merde. Je donne 80% de ma bibliothèque féministe pour cette image-là. Cette leçon-là. Adèle je sais pas si je te *male gaze* ou si je te *female gaze* mais je te *love gaze* en boucle sur mon téléphone pour cette sortie-là. Ton corps, tes yeux, ton dos, ta voix, tes gestes tout disait : oui on est les connasses, on est les humiliées, oui on n'a qu'à fermer nos gueules et manger vos coups, vous êtes les boss, vous avez le pouvoir et l'arrogance qui va avec mais on ne restera pas assis sans rien dire. Vous n'aurez pas notre respect. On se casse. Faites vos conneries entre vous. Célébrez-vous, humiliez-vous les uns les autres tuez, violez, exploitez, défoncez tout ce qui vous passe sous la main. On se lève et on se casse. C'est probablement une image annonciatrice des jours à venir. La différence ne se situe pas entre les hommes et les femmes, mais entre dominés et dominants, entre ceux qui entendent confisquer la narration et imposer leurs décisions et ceux qui vont se lever et se casser en gueulant. C'est la seule réponse possible à vos politiques. Quand ça ne va pas, quand ça va trop loin ; on se lève on se casse et on gueule et on vous insulte et même si on est ceux d'en bas, même si on le prend pleine face votre pouvoir de merde, on vous méprise on vous dégueule. Nous n'avons aucun respect pour votre mascarade de respectabilité. Votre monde est dégueulasse. Votre amour du plus fort est morbide. Votre puissance est une puissance sinistre. Vous êtes une bande d'imbéciles funestes. Le monde que vous avez créé pour régner dessus comme des minables est irrespirable. On se lève et on se casse. C'est terminé. On se lève. On se casse. On gueule. On vous emmerde.

Question d'interprétation littéraire :

Quelles formes de violence sont évoquées dans ce texte ? Quels procédés d'écriture mettent en évidence cette violence ?

EDOUARD LOUIS, *QUI A TUÉ MON PÈRE* (2018)

Tu avais conscience que pour toi la politique était une question de vie ou de mort.

Un jour, en automne, la prime de rentrée scolaire qui était versée tous les ans aux familles pour les aider à acheter des fournitures, des cahiers, des cartables, avait été augmentée de presque cent euros. Tu étais fou de joie, tu avais crié dans le salon : ‘On part à la mer !’ et on était partis à six dans notre voiture de cinq places – j’étais monté dans le coffre, comme un otage d’un film d’espionnage, c’était ce que je préférais.

Toute la journée avait été une fête.

Chez ceux qui ont tout, je n’ai jamais vu de famille aller voir la mer pour fêter une décision politique, parce que pour eux la politique ne change presque rien. Je m’en suis rendu compte, quand je suis allé à Paris, loin de toi : les dominants peuvent se plaindre d’un gouvernement de gauche, ils peuvent se plaindre d’un gouvernement de droite, mais un gouvernement ne leur cause jamais de problèmes de digestion, un gouvernement ne leur broie jamais le dos, un gouvernement ne les pousse jamais vers la mer. La politique ne change pas leur vie, ou si peu. Ça aussi c’est étrange, c’est eux qui font la politique alors que la politique n’a presque aucun effet sur leur vie. Pour les dominants, le plus souvent la politique est une *question esthétique* : une manière de se penser, une manière de voir le monde, de construire sa personne. Pour nous, c’était vivre ou mourir.

En août 2016, sous la présidence de François Hollande, Myriam El Khomry, la ministre du Travail, soutenue par le Premier ministre Manuel Valls, fait adopter la loi dite ‘loi Travail’. Cette loi facilite les licenciements et permet aux entreprises de faire travailler les salariés plusieurs heures de plus par semaine, en plus de ce qu’ils travaillent déjà.

L’entreprise pour laquelle tu balaies les rues pouvait te demander de balayer encore plus, de te pencher encore plus longtemps chaque semaine. Ton état de santé aujourd’hui, tes difficultés à respirer, ton incapacité à vivre sans l’assistance d’une machine viennent en grande partie d’une vie à faire des mouvements automatiques à l’usine, puis à te pencher huit heures de suite tous les jours pour balayer les rues, pour balayer les ordures des autres. Hollande, Valls et El Khomri t’ont asphyxié.

Pourquoi est-ce qu’on ne dit jamais ces noms ?

GT3 : QUEL TON ADOPTER ?

PIERRE DESPROGES, « FEMME », *DICTIONNAIRE SUPERFLU À L'USAGE DE L'ÉLITE ET DES BIEN NANTIS* (1985)

Femme

n.f., du latin femina. Être humain de sexe non masculin.

« La femme est le produit d'un os surnuméraire », disait BOSSUET qu'on ne saurait taxer de misogynie eu égard à l'exquise compréhension qu'il afficha toute sa vie à l'endroit de la gent féminine, huguenotes et catins exceptées.

Cette définition toute nimbée de délicatesse semble aujourd'hui quelque peu restrictive. La femme, à y regarder de plus près, est beaucoup plus qu'une excroissance osseuse. La femme est une substance matérielle organique composée de nombreux sels minéraux et autres produits chimiques parés de noms gréco-latins comme l'hydrogène ou le gaz carbonique, qu'on retrouve également chez l'Homme, mais dans des proportions qui forcent le respect.

Diversement amalgamés entre eux en d'étranges réseaux cellulaires dont la palpable réalité nous fait appréhender l'existence de Dieu, ces tissus du corps féminin forment les viscères. Certains sont le siège de l'amour.

La femme est assez proche de l'Homme, comme l'épaveur breton. A ce détail près qu'il ne manque à l'épaveur breton que la parole, alors qu'il ne manque à la femme que de se taire. Par ailleurs, la robe de l'épaveur breton est rouge feu et il lui en suffit d'une.

Dépourvue d'âme, la femme est dans l'incapacité de s'élever vers Dieu. En revanche, elle est en général pourvue d'un escabeau qui lui permet de s'élever vers le plafond pour faire les carreaux. C'est tout ce qu'on lui demande.

La femme ne peut se reproduire seule, elle a besoin du secours de l'Homme, lequel, parfois, n'hésite pas à prendre sur ses heures de sommeil pour la féconder. Des observateurs attentifs affirment que la femme prend un vif plaisir dans cette satisfaction de sa viviparité.

La gestation, chez la femme, dure deux cent soixante-dix jours, au cours desquels elle s'empiffre, s'enlaidit, gémit vaguement, tout en contribuant à faire grimper les courbes de l'absentéisme dans l'entreprise.

Au bout de ces neuf mois, le petit d'Homme vient au monde. L'accouchement est douloureux.

Heureusement, la femme tient la main de l'Homme. Ainsi, il souffre moins.

Question d'interprétation littéraire :

Que dénonce P. Desproges dans cet article, et par quels moyens ?

LOUISE MICHEL, *MÉMOIRES* (1886)

Jamais je n'ai compris qu'il y eût un sexe pour lequel on cherchât à atrophier l'intelligence comme s'il y en avait trop dans la race. Les filles, élevées dans la niaiserie, sont désarmées tout exprès pour être mieux trompées : c'est cela qu'on veut. C'est absolument comme si on vous jetait à l'eau après vous avoir défendu d'apprendre à nager, ou même lié les membres.

Sous prétexte de conserver l'innocence d'une jeune fille, on la laisse rêver, dans une ignorance profonde, à des choses qui ne lui feraient nulle impression si elles lui étaient connues par de simples questions de botanique ou d'histoire naturelle.

Mille fois plus innocente elle serait alors, car elle passerait calme à travers mille choses qui la troublent : tout ce qui est une question de science ou de nature ne trouble pas les sens.

Est-ce qu'un cadavre émeut ceux qui ont l'habitude de l'amphithéâtre ? Que la nature apparaisse vivante ou morte, elle ne fait pas rougir. Le mystère est détruit, le cadavre est offert au scalpel. La nature et la science sont propres, les voiles qu'on leur jette ne le sont pas.

Ces feuilles de vigne tombées des pampres du vieux Silène ne font que souligner ce qui passerait inaperçu. Les Anglais font des races d'animaux pour la boucherie ; les gens civilisés préparent les jeunes filles pour être trompées, ensuite ils leur en font un crime et un presque honneur au séducteur. Quel scandale quand il se trouve de mauvaises têtes dans le troupeau ! Où en serait-on si les agneaux ne voulaient plus être égorgés ?

Il est probable qu'on les égorgerait tout de même, qu'ils tendent ou non le cou. Qu'importe ! Il est préférable de ne pas le tendre.

Quelquefois les agneaux se changent en lionnes, en tigresses, en pieuvres.

VIRGINIE DESPENTES, *KING KONG THEORIE* (2006)

J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbaissables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. Et je commence par là pour que les choses soient claires ; je ne m'excuse de rien, je ne viens pas me plaindre. [...]

Je trouve ça formidable qu'il y ait aussi des femmes qui aiment séduire, qui sachent séduire, d'autres se faire épouser, dès qui sentent le sexe et d'autres le gâteau du goûter des enfants qui sortent de l'école. Formidable qu'il y en ait de très douces, d'autres épanouies dans leur féminité, qu'il y en ait de jeunes, très belles, d'autres coquettes et rayonnantes. Franchement, je suis bien contente pour toutes celles à qui les choses telles qu'elles sont conviennent. C'est dit sans la moindre ironie. Il se trouve simplement que je ne fais pas partie de celles-là. [...] Je ne ressens pas la moindre honte de ne pas être une super bonne meuf. En revanche, je suis verte de rage qu'en tant que fille qui intéresse peu les hommes, on cherche sans cesse à me faire savoir que je ne devrais même pas être là. On a toujours existé. Même s'il n'était pas question de nous dans les romans d'hommes, qui n'imaginent que des femmes avec qui ils voudraient coucher. On a toujours existé, on n'a jamais parlé. Même aujourd'hui que les femmes publient beaucoup de romans, on rencontre rarement des personnages féminins au physique ingrat ou médiocres, inaptes à aimer les hommes ou à s'en faire aimer [...]. Je suis ce genre de femme qu'on n'épouse pas, avec qui on ne fait pas d'enfant, je parle de ma place de femme toujours trop tout ce qu'elle est, trop agressive, trop bruyante, trop grosse, trop brutale, trop hirsute⁸, toujours trop virile, me dit-on. Ce sont pourtant mes qualités viriles qui font de moi autre chose qu'un cas social parmi les autres. Tout ce que j'aime de ma vie, tout ce qui m'a sauvée, je le dois à ma virilité[...]. Je me suis toujours sentie moche, je m'en accommode d'autant mieux que ça m'a sauvée d'une vie de merde à me coltiner des mecs gentils qui ne m'auraient jamais emmenée plus loin que la ligne bleue des Vosges⁹. Je suis contente de moi, comme ça, plus désirante que désirable. J'écris donc d'ici, de chez les invendues, les tordues, celles qui ont le crâne rasé, celles qui ne savent pas s'habiller, celles qui ont peur de puer, celles qui ne savent pas s'y prendre, celles à qui les hommes ne font pas de cadeau, [...] celles qui font peur, celles qui font pitié, celles qui ne font pas envie, celles qui ont la peau flasque, des rides plein la face, celles qui rêvent de se faire lifter, liposucer, péter le nez pour le refaire mais qui n'ont pas d'argent, celles qui ne ressemblent plus à rien, celles qui ne comptent que sur elles-mêmes pour se protéger, celles qui ne savent pas être rassurantes, celles qui s'en foutent de leurs enfants, celles qui aiment boire jusqu'à se vautrer par terre dans les bars, celles qui ne savent pas se tenir ; aussi bien et dans la foulée que pour les hommes qui n'ont pas envie d'être protecteurs, ceux qui voudraient l'être mais ne savent pas s'y prendre, ceux qui ne savent pas se battre, ceux qui chialent volontiers, ceux qui ne sont pas ambitieux, ni compétitifs, ni bien membrés, ni agressifs, ceux qui sont craintifs, timides, vulnérables, ceux qui préféreraient s'occuper de la maison plutôt que d'aller travailler, ceux qui sont délicats, chauves, trop pauvres pour plaire, ceux qui ont envie de se faire mettre, ceux qui ne veulent pas qu'on compte sur eux, ceux qui ont peur tout seuls le soir. Parce que l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture, restant indéfiniment jeune sans se faire défigurer par les chirurgiens de Pesthétique, maman épanouie mais pas accaparée par les couches et les devoirs d'école, bonne maîtresse de maison mais pas bonniche traditionnelle, cultivée mais moins qu'un homme, cette femme blanche heureuse qu'on nous brandit tout le temps sous le nez, celle à laquelle on devrait faire l'effort de ressembler, à part qu'elle a l'air de beaucoup s'emmerder pour pas grand-chose, de toute façon, je ne l'ai jamais croisée, nulle part. Je crois bien qu'elle n'existe pas.

⁸ Hirsute : hérissée, d'aspect sauvage.

⁹ Ligne bleue des Vosges : expression qui, littéralement, désigne la frontière entre la France et l'Alsace-Lorraine, après que ces régions ont été conquises par l'Allemagne. Au sens figuré, elle désigne l'horizon, au-delà duquel se trouve l'inconnu.

HISTOIRE ET VIOLENCE

PROPOSITION 3 : ECRIRE LA GUERRE, COMMENT ET POURQUOI / POUR QUOI ?

Thématique : les conflits mondiaux

GT1 : TEMOIGNAGE ET MEMOIRE

JORGE SEMPRUN, *L'ÉCRITURE OU LA VIE* (1994)

Il y aura des survivants, certes. Moi, par exemple. Me voici survivant de service, opportunément apparu devant ces trois officiers d'une mission alliée pour leur raconter la fumée du crématoire, la chair brûlée sur l'Ettersberg, les appels sous la neige, les corvées meurtrières, l'épuisement de la vie, l'espoir inépuisable, la sauvagerie de l'animal humain, la grandeur de l'homme, la nudité fraternelle et dévastée du regard des copains.

Mais peut-on raconter ? Le pourra-t-on ?

Le doute me vient dès ce premier instant.

Nous sommes le 12 avril 1945, le lendemain de la libération de Buchenwald. L'histoire est fraîche, en somme. Nul besoin d'un effort de mémoire particulier. Nul besoin non plus d'une documentation digne de foi, vérifiée. C'est encore au présent, la mort. Ça se passe sous nos yeux, il suffit de regarder. Ils continuent de mourir par centaines, les affamés du Petit Camp, les Juifs rescapés d'Auschwitz.

Il n'y a qu'à se laisser aller. La réalité est là, disponible. La parole aussi.

Pourtant un doute me vient sur la possibilité de raconter. Non pas que l'expérience vécue soit indicible. Elle a été invivable, ce qui est tout autre chose, on le comprendra aisément. Autre chose qui ne concerne pas la forme d'un récit possible, mais sa substance. Non pas son articulation, mais sa densité. Ne parviendront à cette substance, à cette densité transparente que ceux qui sauront faire de leur témoignage un objet artistique, un espace de création. Ou de recreation. Seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage. Mais ceci n'a rien d'exceptionnel : il en arrive ainsi de toutes les grandes expériences historiques.

PAUL STEINBERG, *CHRONIQUES D'AILLEURS* (2000)

Reste le point critique, qui semble m'être personnel, auquel les autres, pour leur plus grand bien, ont échappé. C'est celui de la dignité, ma dignité d'être humain.

J'ai entamé ma deuxième vie à dix-huit ans. En dehors des infirmités que je viens d'évoquer, et que je sais être irrémédiables, je crois avoir mené une existence honnête, dont le terme « éthique » aura été le maître mot.

Mais jamais, au grand jamais, il ne m'a été possible de m'affranchir de l'existence d'avant.

J'ai vécu et je vis dans l'indignité. Je n'ai jamais réussi à laver mon image. Je suis et je reste le témoin passif de la mort de Philippe, le gifleur du vieux juif, le planqué des chiottes, le courtisan qui a flatté les brutes et les assassins pour assurer ses suppléments de soupe quotidiens.

Peut-être avais-je fait la mariée trop belle, et placé mon image hors de ma portée ? Orgueil, ou vanité...

J'ai payé la note.

J'aurais porté ces pages en moi pendant un demi-siècle. Je savais qu'il me faudrait vivre avec mon passé vingt-quatre heures sur vingt-quatre, pendant deux ou trois mois.

J'ai attendu pour cela l'âge de la retraite, puis celui de la guérison.

J'ai craint de n'avoir plus les moyens, que ma lucidité et mes capacités d'expression ne s'enfuient avec le déficit des neurones.

L'heure est sans doute venue de fournir une réponse à mes doutes. Cette réponse est oui : l'écriture m'aura été bénéfique.

J'ai traversé la vie lesté de plomb, m'efforçant de traîner ce poids excessif : pourquoi moi ? Quelle justification apporter à cette succession incroyable de hasards favorables qui ont fait de moi cet être incombustible et insubmersible ?

Le passé s'est ordonné, classé et rangé dans ma tête. Il reste présent, mais en quelque sorte désamorcé ou, comme disent les notaires, réduit aux acquêts¹⁰.

Je finirai mes jours dans le rôle de gardien du Temple et ces pages de souvenirs parcellaires et de réflexions me fournissent enfin cet alibi qui me faisait défaut.

Peut-être ai-je survécu pour rendre compte, en dernier, à chaud et à froid ? Un accouchement même tardif reste une délivrance.

FIN

¹⁰ Bien acquis par l'un des époux au cours de la vie conjugale, et qui fait partie des biens communs (par opposition aux *biens propres*).

PAUL ELUARD, « ÉTERNITÉ DE CEUX QUE JE N'AI JAMAIS REVUS » (1945)

J'ai d'abord été surpris
 Le temps s'ajoutait au temps
 Et l'angoisse à l'impatience
 Comme une nuit qui suivrait
 Une autre nuit et le jour
 Devient une chimère grise
 Et puis une chimère noire
 Il faut la regarder en soi
 Avec les yeux du souvenir
 Et bientôt l'on voit en aveugle
 Et l'on est un sujet de nuit

Je me suis mis à tâtonner
 Dans un monde où la vie baissait
 Des hommes que je connaissais
 Apparaissaient disparaissaient
 Flammes en peine dans le soir
 Rires et larmes éclipsés
 Des hommes sûrs de la vie
 Des hommes nourris d'espoir
 O mes frères courageux
 O mes frères en amour
 Je vous ai perdus de vue

Visages clairs souvenirs sombres
 Puis comme un grand coup sur les yeux
 Visages de papier brûlé
 Dans la mémoire rien que cendres
 La rose froide de l'oubli
 Pourtant Desnos, pourtant Péri
 Crémieux Fondane Pierre Unik
 Sylvain Itkine Jean Jausion
 Grou-Radenez Lucien Legros
 Le temps, le temps insupportable
 Politzer Decour Robert Blache
 Serge Meyer Mathias Lübeck
 Maurice Bourdet et Jean Fraysse
 Dominique Corticchiato
 Et Max Jacob et Saint Pol Roux
 Rien que le temps de n'être plus
 Et rien que le temps d'être tout
 Dans ma mémoire qui revient
 Dans la mémoire que j'enseigne

Rien que le temps d'être Desnos
 Rien que le temps d'être Péri
 Rien que le temps d'être Crémieux
 D'être Decour ou d'être Politzer
 Ou Saint-Pol Roux ou Max Jacob
 Grou-Radenez Lucien Legros
 Sylvain Itkine Jean Jausion
 Serge Meyer Mathias Lübeck
 Blache Fondane Pierre Unik
 Dominique Corticchiato
 Maurice Bourdet ou Jean Fraysse
 Et tous à l'image de l'homme
 Tous nous rendant la vie possible

Des héros et des victimes
 Dans ce décor de soleils
 Et de mers renouvelées
 Mais aussi dans ce chaos
 De travaux et de prisons
 De chagrins et de famines
 Leurs mains ont serré les miennes
 Leur voix a formé ma voix
 Dans un miroir fraternel
 Et mes mains serrent les mains
 D'hommes qui naîtront demain
 Et qui leur ressemblent tant
 Que je me sens éternel
 Le sang passe la mort casse

Nous ne sommes pas plus nombreux
 Nous sommes à l'infini
 La lumière l'air la nuit
 Résident en notre sein
 O mes frères courageux
 Au long d'un âge parfait
 J'en ai oublié l'oubli

Les lendemains sont anciens
 Et le passé est tout neuf
 Et nous sommes le commun
 Et tout est commun sur terre
 Simple comme un seul oiseau
 Qui confond d'un seul coup d'aile
 Les champs nus et les récoltes
 Et le ciel avec le sol.

GT 2 : L'HUMANITÉ NIÉE

BENJAMIN FONDANE, « PRÉFACE EN PROSE », *L'EXODE* (1942)

C'est à vous que je parle, hommes des antipodes,
je parle d'homme à homme,
avec le peu en moi qui demeure de l'homme,
avec le peu de voix qui me reste au gosier,
mon sang est sur les routes, puisse-t-il, puisse-t-il
ne pas crier vengeance !
L'hallali est donné, les bêtes sont traquées,
laissez-moi vous parler avec ces mêmes mots
que nous eûmes en partage -
il reste peu d'intelligibles !

Un jour viendra, c'est sûr, de la soif apaisée,
nous serons au-delà du souvenir, la mort
aura parachevé les travaux de la haine,
je serai un bouquet d'orties sous vos pieds,
- alors, eh bien, sachez que j'avais un visage
comme vous. Une bouche qui priait, comme vous.

Quand une poussière entrait, ou bien un songe,
dans l'œil, cet œil pleurait un peu de sel. Et quand
une épine mauvaise égratignait ma peau,
il y coulait un sang aussi rouge que le vôtre !
Certes, tout comme vous j'étais cruel, j'avais
soif de tendresse, de puissance,
d'or, de plaisir et de douleur.
Tout comme vous j'étais méchant et angoissé
solide dans la paix, ivre dans la victoire,
et titubant, hagard, à l'heure de l'échec !

Oui, j'ai été un homme comme les autres hommes,
nourri de pain, de rêve, de désespoir. Eh oui,
j'ai aimé, j'ai pleuré, j'ai haï, j'ai souffert,
j'ai acheté des fleurs et je n'ai pas toujours
payé mon terme. Le dimanche j'allais à la campagne
pêcher, sous l'œil de Dieu, des poissons irréels,
je me baignais dans la rivière
qui chantait dans les joncs et je mangeais des frites
le soir. Après, après, je rentrais me coucher
fatigué, le cœur las et plein de solitude,
plein de pitié pour moi,
plein de pitié pour l'homme,
cherchant, cherchant en vain sur un ventre de femme
cette paix impossible que nous avons perdue
naguère, dans un grand verger où fleurissait
au centre, l'arbre de la vie...

J'ai lu comme vous tous les journaux tous les bouquins,
et je n'ai rien compris au monde
et je n'ai rien compris à l'homme,
bien qu'il me soit souvent arrivé d'affirmer
le contraire.

Et quand la mort, la mort est venue, peut-être
ai-je prétendu savoir ce qu'elle était mais vrai,
je puis vous le dire à cette heure,
elle est entrée toute en mes yeux étonnés,
étonnés de si peu comprendre
avez-vous mieux compris que moi ?

Et pourtant, non !
je n'étais pas un homme comme vous.
Vous n'êtes pas nés sur les routes,
personne n'a jeté à l'égout vos petits
comme des chats encor sans yeux,
vous n'avez pas erré de cité en cité
traqués par les polices,
vous n'avez pas connu les désastres à l'aube,
les wagons de bestiaux
et le sanglot amer de l'humiliation,
accusés d'un délit que vous n'avez pas fait,
d'un meurtre dont il manque encore le cadavre,
changeant de nom et de visage,
pour ne pas emporter un nom qu'on a hué
un visage qui avait servi à tout le monde
de crachoir !

Un jour viendra, sans doute, quand le poème lu
se trouvera devant vos yeux. Il ne demande
rien ! Oubliez-le, oubliez-le ! Ce n'est
qu'un cri, qu'on ne peut pas mettre dans un poème
parfait, avais-je donc le temps de le finir ?
Mais quand vous foulerez ce bouquet d'orties
qui avait été moi, dans un autre siècle,
en une histoire qui vous sera périmée,
souvenez-vous seulement que j'étais innocent
et que, tout comme vous, mortels de ce jour-là,
j'avais eu, moi aussi, un visage marqué
par la colère, par la pitié et la joie,

un visage d'homme, tout simplement !

PRIMO LEVI, CHAPITRE 2 : « LE FOND », *SI C'EST UN HOMME* (1947)

En moins de temps qu'il n'en faut pour comprendre, nous nous retrouvons dehors dans la neige bleue et glacée de l'aube, trousseau en main, obligés de courir nus et déchaussés jusqu'à une autre baraque, à cent mètres de là. Et là enfin, on nous permet de nous habiller.

Cette opération terminée, chacun est resté dans son coin, sans oser lever les yeux sur les autres. Il n'y a pas de miroir, mais notre image est devant nous, reflétée par cent visages livides, cent pantins misérables et sordides. Nous voici transformés en ces mêmes fantômes entrevus hier au soir.

Alors, pour la première fois, nous nous apercevons que notre langue manque de mots pour exprimer cette insulte : la démolition d'un homme. En un instant, dans une intuition quasi prophétique, la réalité nous apparaît : nous avons touché le fond. Il est impossible d'aller plus bas : il n'existe pas, il n'est pas possible de concevoir condition humaine plus misérable que la nôtre. Plus rien ne nous appartient : ils nous ont pris nos vêtements, nos chaussures, et même nos cheveux ; si nous parlons, ils ne nous écouteront pas, et même s'ils nous écoutaient, ils ne nous comprendraient pas. Ils nous enlèveront jusqu'à notre nom : et si nous voulons le conserver, nous devons trouver en nous la force nécessaire pour que derrière ce nom, quelque chose de nous, de ce que nous étions, subsiste.^[11] Nous savons, en disant cela, que nous serons difficilement compris, et il est bon qu'il en soit ainsi. Mais que chacun considère en soi-même toute sa valeur, toute la signification qui s'attache à la plus anodine de nos habitudes quotidiennes, aux milles petites choses qui nous appartiennent et que même le plus humble des mendiants possède : un mouchoir, une vieille lettre, la photographie d'un être cher. Ces choses-là font partie de nous presque autant que les membres de notre corps, et il n'est pas concevable en ce monde d'en être privé, qu'aussitôt nous ne trouvions à les remplacer par d'autres objets, d'autres parties de nous-mêmes qui veillent sur nos souvenirs et les font revivre. Qu'on imagine maintenant un homme privé non seulement des êtres qu'il aime, mais de sa maison, de ses habitudes, de ses vêtements, de tout enfin, littéralement de tout ce qu'il possède : ce sera un homme vide, réduit à la souffrance et au besoin, dénué de tout discernement, oublieux de toute dignité : car il n'est pas rare, quand on a tout perdu, de se perdre soi-même ; ce sera un homme dont on pourra décider de la vie ou de la mort le cœur léger, sans aucune considération d'ordre humain, si ce n'est, tout au plus, le critère d'utilité. On comprendra alors le double sens du terme « camp d'extermination¹¹ » et ce que nous entendons par l'expression « toucher le fond ».

Häftling¹² : j'ai appris que je suis un Häftling. Mon nom est 174 517; nous avons été baptisés et, aussi longtemps que nous vivrons, nous porterons cette marque tatouée sur le bras gauche.

Question d'interprétation littéraire :

Comment ce texte évoque-t-il la déshumanisation à l'œuvre dans les camps de concentration ?

¹¹ Le mot italien est « annientamento » (une traduction par « anéantissement » aurait été préférable, mais on parle, en français de « camps d'extermination » et non de « camps d'anéantissement »).

¹² Häftling : détenu

ROBERT ANTELME, *L'ESPECE HUMAINE* (1947)

Nous sommes au point de ressembler à tout ce qui se bat que pour manger, au point de nous niveler sur une autre espèce, qui ne sera jamais nôtre et vers laquelle on tend ; mais celle-ci qui vit du moins selon la loi authentique — les bêtes ne peuvent pas devenir plus bêtes — apparaît aussi somptueuse que la nôtre « véritable » dont la loi peut être aussi de nous conduire ici. Mais il n'y a pas d'ambiguïté, nous restons des hommes, nous ne finirons qu'en hommes. La distance qui nous sépare d'une autre espèce reste intacte, elle n'est pas historique. C'est un rêve SS de croire que nous avons pour mission historique de changer d'espèce, et comme cette mutation se fait trop lentement, ils tuent. Non, cette maladie extraordinaire n'est autre chose qu'un moment culminant de l'histoire des hommes. Et cela peut signifier deux choses : d'abord que l'on fait l'épreuve de la solidité de cette espèce, de sa fixité. Ensuite, que la variété des rapports entre les hommes, leur couleur, leurs coutumes, leur formation en classes masquent une vérité qui apparaît ici éclatante, au bord de la nature, à l'approche de nos limites : il n'y a pas des espèces humaines, il y a une espèce humaine. C'est parce que nous sommes des hommes comme eux que les SS seront en définitive impuissants devant nous. C'est parce qu'ils auront tenté de mettre en cause l'unité de cette espèce qu'ils seront finalement écrasés. [...] Eh bien, ici, la bête est luxueuse, l'arbre est la divinité et nous ne pouvons devenir ni la bête ni l'arbre. Nous ne pouvons pas et les SS ne peuvent pas nous y faire aboutir. Et c'est au moment où le masque a emprunté la figure la plus hideuse, au moment où il va devenir notre figure, qu'il tombe. [...] nous en tenons ici la preuve, et la plus irréfutable preuve, puisque la pire victime ne peut faire autrement que de constater que, dans son pire exercice, la puissance du bourreau ne peut être autre qu'une de celles de l'homme : la puissance de meurtre. Il peut tuer un homme, mais il ne peut pas le changer en autre chose.

GT3 : COMMENT DIRE LA VIOLENCE DE LA GUERRE ? TENTATIVES POÉTIQUES

HENRI MICHAUX, « ECCE HOMO¹ », *ÉPREUVES, EXORCISMES* (1940-1944)

Qu'as-tu fait de ta vie, pitance de roi ?

J'ai vu l'homme.

Je n'ai pas vu l'homme comme la mouette, vague au ventre, qui file rapide sur la mer indéfinie.

J'ai vu l'homme à la torche faible, ployé et qui cherchait.

Il avait le sérieux de la puce qui saute, mais son saut était rare et réglementé.

Sa cathédrale avait la flèche molle.

Il était préoccupé.

Je n'ai pas entendu l'homme, les yeux humides de pitié, dire au serpent qui le pique mortellement : «
Puisses-tu renaître homme et lire les Védas! »

Mais j'ai entendu l'homme comme un char lourd sur sa lancée écrasant mourants et morts, et il ne se retournait pas.

Son nez était relevé comme la proue des embarcations

Vikings, mais il ne regardait pas le ciel, demeure des dieux; il regardait le ciel suspect, d'où pouvaient sortir à tout instant des machines implacables, porteuses de bombes puissantes.

Il avait plus de cerne que d'yeux, plus de barbe que de peau, plus de boue que de capote, mais son casque était toujours dur.

Sa guerre était grande, avait des avants et des arrières, avait des avants et des après.

Vite partait l'homme, vite partait l'obus.

L'obus n'a pas de chez soi.

Il est pressé quand même.

Je n'ai pas vu paisible, l'homme au fabuleux trésor de chaque soir pouvoir s'endormir dans le sein de sa fatigue amie.

Je l'ai vu agité et sourcilleux.

Sa façade de rires et de nerfs était grande, mais elle mentait.

Son ornière était tortueuse.

Ses soucis étaient ses vrais enfants.

Depuis longtemps le soleil ne tournait plus autour de la Terre.

Tout le contraire.

Puis il lui avait encore fallu descendre du singe.

Il continuait à s'agiter comme fait une flamme brûlante, mais le torse du froid, il était là sous sa peau.

Je n'ai pas vu l'homme comptant pour homme.

J'ai vu « Ici, l'on brise les hommes ».

Ici, on les brise, là on les coiffe et toujours il sert.

Piétiné comme une route, il sert.

Je n'ai pas vu l'homme recueilli, méditant sur son être admirable.

Mais j'ai vu l'homme recueilli comme un crocodile qui de ses yeux de glace regarde venir sa proie et, en effet, il l'attendait, bien protégé au bout d'un fusil long.

Cependant, les obus tombant autour de lui étaient encore beaucoup mieux protégés.

Ils avaient une coiffe à leur bout qui avait été spécialement étudiée pour sa dureté, pour sa dureté implacable.

Je n'ai pas vu l'homme répandant autour de lui l'heureuse conscience de la vie.
Mais j'ai vu l'homme comme un bon bimoteur de combat répandant la terreur et les maux atroces.

Il avait, quand je le connus, à peu près cent mille ans et faisait aisément le tour de la Terre.
Il n'avait pas encore appris à être bon voisin.

Il courait parmi eux des vérités locales, des vérités nationales.
Mais l'homme vrai, je ne l'ai pas rencontré. [...]

RENÉ CHAR, FRAGMENT 128, *FEUILLETS D'HYPNOS* (1946)

Le boulanger n'avait pas encore dégrafé les rideaux de fer de sa boutique que déjà le village était assiégé, bâillonné, hypnotisé, mis dans l'impossibilité de bouger. Deux compagnies de S.S. et un détachement de miliciens le tenaient sous la gueule de leurs mitrailleuses et de leurs mortiers. Alors commença l'épreuve.

Les habitants furent jetés hors des maisons et sommés de se rassembler sur la place centrale. Les clés sur les portes. Un vieux, dur d'oreille, qui ne tenait pas compte assez vite de l'ordre, vit les quatre murs et le toit de sa grange voler en morceaux sous l'effet d'une bombe. Depuis quatre heures j'étais éveillé. Marcelle était venue à mon volet me chuchoter l'alerte. J'avais reconnu immédiatement l'inutilité d'essayer de franchir le cordon de surveillance et de gagner la campagne.

Je changeai rapidement de logis. La maison inhabitée où je me réfugiai autorisait, à toute extrémité, une résistance armée efficace. Je pouvais suivre de la fenêtre, derrière les rideaux jaunis, les allées et venues nerveuses des occupants. Pas un des miens n'était présent au village. Cette pensée me rassura. À quelques kilomètres de là, ils suivraient mes consignes et resteraient tapis. Des coups me parvenaient, ponctués d'injures. Les S.S. avaient surpris un jeune maçon qui revenait de relever des collets. Sa frayeur le désigna à leurs tortures. Une voix se penchait hurlante sur le corps tuméfié : « Où est-il ? Conduis-nous », suivie de silence. Et coups de pied et coups de crosse de pleuvoir. Une rage insensée s'empara de moi, chassa mon angoisse. Mes mains communiquaient à mon arme leur sueur crispée, exaltaient sa puissance contenue. Je calculais que le malheureux se tairait encore cinq minutes, puis, fatalement, il parlerait. J'eus honte de souhaiter sa mort avant cette échéance. Alors apparut jaillissant de chaque rue la marée des femmes, des enfants, des vieillards, se rendant au lieu de rassemblement, suivant un plan concerté. Ils se hâtaient sans hâte, ruisselant littéralement sur les S.S., les paralysant « en toute bonne foi ». Le maçon fut laissé pour mort. Furieuse, la patrouille se fraya un chemin à travers la foule et porta ses pas plus loin. Avec une prudence infinie, maintenant des yeux anxieux et bons regardaient dans ma direction, passaient comme un jet de lampe sur ma fenêtre. Je me découvris à moitié et un sourire se détacha de ma pâleur. Je tenais à ces êtres par mille fils confiants dont pas un ne devait se rompre.

J'ai aimé farouchement mes semblables cette journée-là, bien au-delà du sacrifice.

GUILLAUME APOLLINAIRE, *POÈMES À LOU* (1955)

Ma Lou je coucherai ce soir dans les tranchées
Qui près de nos canons ont été piochées
C'est à douze kilomètres d'ici que sont
Ces trous où dans mon manteau couleur d'horizon
Je descendrai tandis qu'éclatent les marmites
Pour y vivre parmi nos soldats troglodytes
Le train s'arrêtait à Mourmelon le Petit
Je suis arrivé gai comme j'étais parti
Nous irons tout à l'heure à notre batterie
En ce moment je suis parmi l'infanterie
Il siffle des obus dans le ciel gris du nord
Personne cependant n'envisage la mort

*

Et nous vivrons ainsi sur les premières lignes
J'y chanterai tes bras comme les cols des cygnes
J'y chanterai tes seins d'une déesse dignes
Le lilas va fleurir Je chanterai tes yeux
Où danse tout un chœur d'angelots gracieux
Le lilas va fleurir ô printemps sérieux
Mon cœur flambe pour toi comme une cathédrale
Et de l'immense amour sonne la générale
Pauvre cœur pauvre amour Daigne écouter le rôle
Qui monte de ma vie à ta grande beauté
Je t'envoie un obus plein de fidélité
Et que t'atteigne ô Lou, mon baiser éclaté

*

Mes souvenirs ce sont ces plaines éternelles
Que virgulent ô Lou les sinistres corbeaux
L'avion de l'amour a refermé ses ailes
Et partout à la ronde on trouve des tombeaux

*

[...]

Cette boue est atroce aux chemins détrempés.
Les yeux des fantassins ont des lueurs navrantes.
Nous n'irons plus aux bois, les lauriers sont coupés
Les amants vont mourir et mentent les amantes

*

J'entends le vent gémir dans les sombres sapins
Puis je m'enterrerai dans la mélancolie
Ô ma Lou tes grands yeux étaient mes seuls copains
N'ai-je pas tout perdu puisque mon Lou m'oublie

*

Dix-neuf cent quinze année où tant d'hommes sont morts
Va-t'en va-t'en aux Enfers des Furies
Jouons jouons aux dés les dés marquent les sorts
J'entends jouer aux dés les deux artilleries

*

Adieu petite amie ô Lou mon seul amour
Ô mon esclave enfuie
Notre amour qui connut le soleil pas la pluie
Fut un instant trop court

La mer nous regardait de son œil tendre et glauque
Et les orangers d'or

Fructifiaient pour nous Ils fleurissent encor
Et j'entends la voix rauque

Des canons allemands crier sur Mourmelon
— Appel de la tranchée —
Ô Lou ma rose atroce es-tu toujours fâchée
Avec des yeux de plomb

*
Ô Lou, Démone-Enfant aux baisers de folie
Je te prends pour toujours dans mes bras, ma jolie.

*
[...]

Mourmelon-le Grand, le 6 avril 1915

Question d'interprétation littéraire :

Quel est l'effet produit par l'association, dans ce poème, de deux thématiques opposées ?